

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



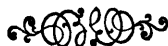
P O E S I E .

LE PAPILLON ET LA JEUNE FILLE.

FAIBLE.

Charmante enfant, vous répétez
 Les écarts indécis d'un papillon qui vole.
 De le poursuivre ainsi n'êtes-vous pas bien folle,
 Et faut-il vous dire : Arrêtez ?
 Non, non, courez ! il est sur cette rose
 Dont il efface la couleur.
 Hâtez-vous ! Il ne se repose
 Que l'instant de toucher la fleur.
 L'azur des cieux qui se reflète
 Sur le tissu léger
 Dont il se sert pour voltiger,
 Dans vos gais yeux bleus se répète.
 Son corsage est menu, le votre est délicat,
 Et le carmin qui le décore,
 Quand la pudeur combat
 Sur votre front se voit encore,
 Vous êtes beaux tous deux, vraiment.
 Avec ce papillon, une autre ressemblance
 Vous vaut un autre compliment ;
 C'est que vous voltigez, comme lui, par science,

Rappelez-vous cet agrément.
 Mais il va fuir et pour toujours, peut-être,
 Au risque de périr, aux premiers jours d'hiver,
 Sur la branche qui l'a vu naître,
 Quand il n'était que petit ver,
 Abrégez sa vie et sa route ;
 Je mets, d'ailleurs, sa tête à prix.
 Abritez-le sans qu'il s'en doute...
 Encore un pas... Hop ! Il est pris,
 Quoi ! déjà l'émail de ses ailes
 Entre vos doigts s'est effacé !
 Grand malheur, dites-vous, je les trouvais si belles !
 L'éclat qui les anime est donc si tôt passé ?
 Oui, mon enfant, tout ce qui brille
 Peut, à l'instant, s'évanouir,
 Ailes de papillon et visage de fille.
 N'allez pas trop vous réjouir.
 Des attraits dont le ciel vous a fait le partage.
 Le temps qui va passer, vous trouvant en chemin,
 Ridera, sans pitié, votre si fraîche image.
 Il vous faudra vieillir... bientôt... Or, le plus sage
 Est de vous préparer à cela dès demain.



LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

M. Gême Warner courba la tête et s'inclina lentement devant son accusatrice.

—Oh ! l'on ne m'abuse pas deux fois, reprit Marguerite ; madame, j'ai appris à vous connaître !

Madame Warner s'agenouilla.

—J'ai cru autrefois à votre parole, mais je ne croirais pas aujourd'hui à votre repentir, reprit Marguerite d'une voix moins irritée : et d'ailleurs, quelque grand qu'il fût, que serait-il comparé à mes tortures ? Pour retrouver mon enfant, j'ai parcouru à pied la France, l'Italie, l'Auvergne ; — à pied, madame ; mendiant sur la route, vivant de la charité des autres, ne dormant pas, ou bien sur une pierre ; et cependant un noble jeune homme que vous verrez bientôt m'avait voulu donner de l'or. — Je l'ai rejeté, — car j'ai pensé que c'était moins avec de l'or qu'avec son amour qu'une mère pouvait retrouver son enfant !

Madame Warner prit une des mains de Marguerite et la posa sur ses yeux en larmes, Marguerite la retira et continua :

—Après quatre mois de marches continues et de recherches inutiles, je vins en ce pays, et désespérée, perdue dans ces montagnes, je m'étendis sur le bord d'un abîme, ne voulant pas me tuer volontairement, mais espérant y mourir ensevelie sous la neige ou emportée par l'ouragan. Je m'étais couchée sans terreur ; Dieu vous aurait compté cette mort au jugement dernier, madame, lorsqu'une jeune fille, me trouvant évanouie, me prodigna des secours ; en la voyant, je ne sais ce que j'éprouvai ; d'une autre peut être aurais-je refusé ces secours : d'elle, je les acceptai, poussée par d'invincibles pressentiments ! — En effet, c'était ma fille ! — Et maintenant je viens vous la prendre, madame ; vous avez été inflexible autrefois, — je le serai à mon tour ; — mon enfant ! mon enfant ! il me le faut.

—Vous l'aurez, répondit doucement madame Warner.

Marguerite recula d'étonnement en entendant ces paroles.

—Vous l'aurez, reprit madame Warner, — vous ne partirez d'ici qu'avec elle ; mais avant, madame, j'ai besoin de me justifier à vos yeux,

—Vous justifier ! murmura Marguerite.

—Vous m'avez acablée tout à l'heure, et j'ai incliné mon front devant vous, madame ; je vous demande la permission de parler.

Marguerite fit un signe d'adhésion.

Et madame Warner reprit d'une voix émue :

—J'ai eu tort, je le confesse de vous avoir trompée et d'avoir soustrait Alice à votre tendresse ; mais n'avais-je pas un peu le droit de la regarder comme ma fille, elle qui n'avait connu que moi pour mère, elle qui n'avait appelé aucune femme du nom de mère ? Dieu me l'avait confiée, Madame, et j'ai veillé pendant dix-sept ans sur ce précieux dépôt

comme s'il m'appartenait ; — je l'ai aimée avec autant de ferveur que l'eût fait sa mère. Puis j'en arrivai à oublier que je ne lui avais point donné le jour ! Oui, quelquefois, en la considérant, je cherchais dans les traits de son visage à reconnaître quelques traits du mien ; et lorsqu'interrogeant mes souvenirs, je songais comment cette enfant m'était venue, je les accusais de mensonge, et me disais bien vite que j'étais sa mère, moi seule, madame ! — Puis l'enfant devint jeune fille : une autre se fut séparée d'elle, l'eût confiée à des mains étrangères : je la gardai chez moi, je l'instruisis moi-même : une autre se fut lassée ; moi je la voyais docile à mes leçons, heureuse près de moi, et j'étais heureuse aussi, car elle, c'était moi !

Marguerite prit en ce moment une des mains de Madame Warner, et la pressa dans les siennes.

—Plus tard, la jeune fille atteignit ses quatorze ans, continua Madame Warner, et mon amour pour elle semblait avoir doublé ainsi que ses années ; — d'autres, jalouses de sa beauté, l'eussent cachée peut-être aux regards du monde, moi je ne faisais point un pas sans elle ; c'était ma joie, mon orgueil, mon amie, ma fille ! — J'étais glorieuse de sa grâce, j'aurais donné le peu qui me restait de ma jeunesse, madame, afin qu'Alice fût plus belle encore ; la beauté d'une mère n'est-ce pas son enfant ?

Marguerite s'inclina lentement devant madame Warner, qui reprit bientôt :

—Puis elle atteignit heureuse et bonne ses quinze ans ; je songai qu'un jour il lui faudrait un époux et je résolus de l'adopter, afin que l'homme qui l'épouserait n'eût pas à lui demander compte du mystère qui pesait sur sa naissance, et de lui laisser sa fortune, afin qu'elle pût apporter une dot à son mari ; — voilà ce que j'avais résolu et que j'allais faire quand vous êtes venue, et vous avez exigé que je vous rende votre enfant ! — Tout le bonheur de ma vie allait être annéanti, vous vouliez m'arracher ma fille : je l'emmenai alors ; j'eus tort, madame : mais à ma place, je crois que tout autre en eût agi ainsi. — Ne pensez pas cependant que j'ai été heureuse depuis que nous nous sommes vues ? J'ai été torturée comme vous, car la nuit et le jour je vous apercevais devant moi ! C'était mourrir que vivre ainsi, et je souffre moins maintenant que vous allez me la reprendre.

Marguerite se couvrit le visage de ses mains afin de cacher les grosses larmes qui coulaient de ses yeux. — Et madame Warner reprit de la sorte :

—Ah ! madame, je ne vous la disputerai pas davantage : emmenez-la ; je m'habillerai de deuil, je me persuaderai qu'elle est morte... et... je... ne tarderai... pas... à la rejoindre.

Marguerite s'agenouilla devant la pauvre mère.

—Pardon, pardon ! s'écria-t-elle ; faites-moi chas-

ser d'ici ; je trouverai plus de forces pour supporter ma misère que vos larmes.

Madame Warner la releva et l'embrassa.

—Gardez-la ! gardez-la ! continua Marguerite en sanglotant ; vous êtes plus sa mère que moi.

—Non, c'est votre enfant ! allez : j'ai de l'énergie, du courage ; je l'oublierai. Oh ! surtout, reprit elle en poussant un profond soupir, surtout aimez-la bien !

—Mais elle, pourra-t-elle m'aimer ? Parce que je lui dirai que je suis sa mère, sera-ce un motif pour qu'elle m'aime ?

—Vous me remplacerez près d'elle, et elle reportera sur vous toute l'affection qu'elle avait pour moi.

Et parlant ainsi, madame Warner courut à la sonnette et sonna.

—Qu'allez vous faire ? dit Marguerite éplorée.

—Vous le saurez tout à l'heure.

Louise entra.

—Dites à ma fille de venir sur-le-champ, que je veux la voir, murmura madame Warner.

Et, sur un signe, Louise sortit.

—Je vais lui apprendre que je ne suis pas sa mère, continua-t-elle en s'adressant à Marguerite.

Marguerite lui prit la main, et la regardant tristement et avec reconnaissance :

—Mais je ne veux pas que vous mouriez, répondit-elle ; après ce que vous avez fait pour mon enfant, agir ainsi serait un crime, une ingratitude, et je ne serai point ingrate.—C'est à moi, d'ailleurs, à me dévouer, je me dévouerai. Je vous en supplie, madame, qu'Alice demeure toujours près de vous ; jusqu'à présent, je n'ai point été sa mère, et je ne dois pas exiger qu'elle m'aime autant que vous, et je ne l'exigerai point. Ce que je vous demande, madame, continua-t-elle en tremblant, c'est que vous me permettiez d'habiter le même pays que mon enfant, c'est que vous me receviez quelquefois, c'est que vous me laissiez obtenir une bien petite place dans le cœur de ma fille, c'est que vous ne soyez point jalouse des caresses que je lui prodiguerai.—Si vous ne me refusez pas, je vous bénirai ; car je pourrai être heureuse encore, moi qui ai tant souffert, et vous aussi, madame, vous le savez ;—j'appellerai Alice mon enfant quand Alice sera loin de moi, mais jamais devant elle, oh ! jamais : je vous le jure. Dites, le voulez-vous ?

Madame Warner lui tendit la main.

—Mais elle ne pourra répondre : Ma mère qu'à l'une de nous, interrompit-elle.

—Eh bien ! continua Marguerite, quand toutes deux nous lui parlerons, je fermerai quelquefois les yeux, et je tâcherai de me persuader que ce nom si doux de mère s'adresse à moi.

Elle tendit la main à madame Warner, qui se jeta à son cou et l'embrassa.

—Oui, nous serons toutes les deux sa mère, s'écria-t-elle transportée de joie.

Alice entra en ce moment.

—Louise m'a dit que tu voulais me parler, mère, et je suis venue aussitôt.

Madame Warner lui fit signe de s'approcher, et se plaça sur son canapé ;—elle prit Marguerite doucement par la main et l'attira contre elle ; puis elle fit une place entre elles deux.

—Assieds-toi là, dit-elle à Alice surprise.

Alice lui obéit.

—N'est-ce pas que notre enfant est bien, continua madame Warner en se retournant vers Marguerite.

—Oh ! oui, répondit celle-ci avec émotion.

Alice ne put comprimer un léger sourire, dans lequel il entraient autant d'enfantillage que de coquetterie.

—Que dis-tu donc, maman ? fit-elle.

—Alice, celle que tu as sauvée ne nous quittera plus, répliqua madame Warner ; tu m'as vue surprise tout à l'heure en la retrouvant ; c'est une de mes anciennes amies que je croyais morte.

—Ah ! fit encore Alice.

—Elle t'a aimée bien jeune, mon enfant.

—Quel âge avais-je donc ? dit Alice à Marguerite.

—Pas encore un an, mademoiselle.

—Elle t'a chanté bien des chansons pour appeler le sommeil sur tes yeux, continua madame Warner ; à ton réveil, tu lui tendais les bras, et alors elle t'embrassait ; aujourd'hui tu es grande et elle te tend les siens, ma chère fille.

Marguerite tendit involontairement ses bras à Alice, et celle-ci l'embrassa ; puis se tournant vers madame Warner qui paraissait heureuse :

—Merci, madame, dit-elle tout bas : oh ! merci mille fois !

—Ainsi, c'est convenu, reprit madame Warner : vous resterez auprès de nous désormais, ma bonne Marguerite.—Alice occupe à elle toute seule le pavillon qui est dans mon jardin ; vous le partagerez avec elle, et cela à partir de ce soir ;—je vais donner des ordres pour que vous y couchiez cette nuit même ; cela vous est-il agréable ?

Marguerite regarda Alice avec une indéfinissable expression de tendresse ;—madame Warner la poussa doucement, et lui dit avec une grâce charmante :

—Mais embrassez-la donc.

Alice se leva presque en rougissant, et fit un pas vers Marguerite, qui n'osait point avancer, — et tremblait toujours.

—Du courage, murmura madame Warner en souriant ; et toi, mon enfant, continua-t-elle en s'adressant à Alice, ne feras-tu pas la moitié du chemin ?

Alice se leva, tendit ses deux joues ; Marguerite s'approcha, ferma les yeux et tomba sans connaissance sur le canapé.

XIV.

Madame Warner et Alice prodiguèrent à Marguerite tous les secours que réclamait son état, et quand elle eut repris ses sens, toutes deux se disposèrent à la conduire à la chambre qu'on lui avait destinée dans le pavillon ;—déjà elles entr'ouvraient la porte, lorsqu'on entendit des cris dans la cour ; madame Warner étonnée fit quelques pas en avant afin de savoir d'où partait ces clameurs, et voilà que tout à coup Jacques apparut ; son visage était décomposé, la terreur était peinte en ses yeux ; il monta rapidement l'escalier, et s'arrêtant en face de la porte, il s'écria :

—Madame, mademoiselle, sauvez-vous ! fuyez ! le fou a franchi les murs du parc et se dirige par ici ;—un terrible accès de folie le transporte.

Louise entra précipitamment en poussant des cris affreux.

—Madame, dit-elle enfin, le fou vient de briser la porte du vestibule que j'avais fermée, et il est sur mes pas, sauvez-vous! sauvez-vous!

Elle s'arrêta épuisée et haletante; madame Warner prit Alice par la main et voulut l'entraîner; Marguerite étonnée les suivait; déjà toutes trois elles atteignaient la porte, lorsque le fou parut.

Sa figure était pâle livide, ses yeux fixes et remplis de tristesse; il marchait lentement, et regardait la terre;—ses longs cheveux gris flottaient sur ses épaules, ruisselants de pluie; ses joues si creuses semblaient encore amaigries;—Marguerite le regarda avec stupeur; ce qu'elle éprouva fut un sentiment de pitié plutôt que de terreur; madame Warner cacha sa fille derrière elle, et alla se placer contre l'embrasement d'une fenêtre.

Le fou s'avança lentement jusqu'au milieu du salon, sans prononcer un mot, sans faire un geste, les bras croisés sur la poitrine et la tête inclinée;—on l'eût dit absorbé dans une profonde méditation;—arrivé contre le canapé, il s'arrêta, leva un peu la tête, regarda autour de lui, parut ne reconnaître ou ne reconnut personne,—et s'assit en silence.

Puis il prit son pâle visage à deux mains, et d'une voix traînante et douloureuse il murmura, mais bien faiblement:

—Où est-il?—il se cache sans doute... il a peur de moi!

Il se tut bientôt, et promena avec inquiétude ses regards autour de lui, comme s'il craignait d'être vu et entendu.

Alice se serrait contre sa mère et tremblait de tout son corps; madame Warner se sentait prête à défaillir.

Marguerite, le cou tendu, les yeux hagards, contemplait le pauvre vieillard;—on eût pensé, à la voir, qu'elle cherchait parmi ses souvenirs et tâchait de se rappeler.

Et le fou continua toujours, mais à voix si basse que personne ne put l'entendre:

—Je veux le voir, te dis-je, je veux que tu m'apprennes son nom!—Mon enfant, aie pitié de moi: son nom! son nom!

Et il inclina le front et prêta l'oreille comme si une voix connue arrivait jusqu'à lui; et il ajouta bientôt et plus tristement:

—Tu ne le sais pas, mon enfant, je te crois; des misérables comme lui ne donnent jamais leur nom, ils redoutent toujours le châtement; mais je le trouverai, fût-il au bout de la terre.

—Ne remue pas, Alice, dit madame Warner à sa fille qui tremblait de terreur:—qu'as-tu à craindre? n'es-tu pas avec moi?

—Il ne nous a pas aperçues, partons, dit Alice toujours épouvantée.

Mais sa mère la retint.

Et Marguerite regardait toujours le pauvre fou;—quoiqu'elle s'efforçât de détourner les yeux, une puissance invisible semblait les attacher sur lui.

Et le vieillard passa de nouveau la main sur son visage.

—Que je souffre! murmura-t-il: c'est là, là qu'est le mal. Si je pouvais encore l'en arracher;—non, non, c'est impossible;—je ne veux pas de ce mariage,

continua-t-il: je n'en veux pas!—Mais c'est du feu que j'ai dans le cerveau!—Mon Dieu!—c'est horrible.

Il se leva comme pour tâcher de calmer ses souffrances, et il marcha à grands pas, redressant sa haute taille et montrant le poing, et il reprit à voix haute:

—Être insulté dans son honneur... c'est être assassiné aussi... où est-il, que je le tue!—Mais réponds-moi donc, mon enfant... oh! n'aie pas peur, je t'aime... non, je te déteste comme lui.

—Mon Dieu! que dit-il? s'écria Marguerite qui depuis quelques minutes ne respirait pas.

Le fou tourna la tête et écouta; et n'entendant plus rien il regarda partout autour de lui, et aperçut au milieu de l'obscurité une forme qui reculait;—il alla droit à elle, et s'approchant:

—Te voilà donc! s'écria-t-il.

Il ricana affreusement.

—Tu ne peux plus m'échapper!—Qu'as-tu fait de ma fille? qu'as-tu fait de ma fille? réponds!

Marguerite était blanche à faire pitié; Alice voulait fuir, madame Warner faisait signe à Marguerite de garder le silence.

—À genoux! à genoux! continua le fou, et con fesse-toi, car je suis le juge et le bourreau.

Il renversa violemment Marguerite qui se débattit faiblement; madame Warner jeta un cri affreux, et s'élança entre le vieillard et la malheureuse femme; et tout à coup la main menaçante du fou retomba sans force, il s'agenouilla devant Marguerite, et lui prenant les mains:

—Ma fille, ma pauvre fille, murmura-t-il au milieu de ses sanglots: pardonne-moi, je t'ai fait bien du mal, n'est-ce pas? mais j'étais père, et j'ai dû me faire justice; d'ailleurs il avait tué mon fils.

—Son fils!—Les morts reviennent-ils donc, interrompit Marguerite en s'appuyant sur sa main et en se soulevant de terre pour regarder encore le vieillard.

Madame Warner et Alice, épouvantées de cette scène, étaient immobiles et ne prononçaient pas un mot.

Et Marguerite se dressa lentement afin de mieux contempler le fou; tout à coup elle poussa un cri déchirant, s'élança au cou du vieillard en disant:

—Mon père! mon père!

Madame Warner et Alice frissonnaient toutes deux sans deviner, sans comprendre.

Le vieillard repoussa Marguerite.

—Tais-toi! tais-toi! murmura s'il; c'est sa voix! Et il écoutait attentivement.

—Mais c'est moi, mon père, moi qui suis Marguerite! moi qui vous ai fait si malheureux! moi la cause de vos maux! Oh! pardonnez-moi! pardonnez-moi!

En parlant ainsi, elle tâchait de s'attacher à lui, de l'enlacer de ses bras, puis de se traîner à ses genoux qu'elle embrassait; mais le vieillard la repoussait toujours, et semblait écouter.—Tout à coup il recula.

—Tu les a tués tous deux! s'écria-t-il: mais je te tuerais aussi.

Et il s'élança par la porte du salon qu'il entr'ouvrit, et disparut. Marguerite, à demi folle, éperdue de joie, de douleur, s'élança après lui en l'appelant;

il descendit l'escalier, elle le descendit aussi ; il franchit le vestibule au milieu des valets qui se rangèrent, et Marguerite le franchit aussi : puis il disparut par le jardin, et Marguerite disparut comme lui.

Alice, à demi morte de frayeur, se serrait toujours contre sa mère, qui l'embrassait afin de la calmer.

— Ils n'y sont plus, dit enfin madame Warner.

Alice ouvrit les yeux.

— Non, ils n'y sont plus, reprit-elle : mais où donc sont-ils ?

— Je l'ignore, mon enfant, je l'ignore.

— Mon Dieu ! n'est-ce pas un rêve que j'ai fait ? mais qu'est-ce que tout cela signifie ? comprends-tu, mère ?

— Ainsi que toi, je crois avoir rêvé.

Elles demeurèrent quelque temps encore ; enfin madame Warner, voyant que Marguerite ne revenait point, conduisit Alice à son pavillon et lui souhaita le bonsoir ; — et en regagnant son appartement elle se sentait toute triste.

— Mon bonheur est perdu, pensa-t-elle : perdu pour toujours.

Et elle soupira.

— Mais qu'est donc devenue cette femme ? se dit-elle encore : lui serait-il arrivé quelque chose ?

Son visage était alors souriant.

— Oh ! c'est mal, murmura-t-elle, c'est mal d'avoir de telles idées.

Tout, depuis une heure, était tranquille dans la maison ; Alice sommeillait et madame Warner allait se mettre au lit, lorsqu'une forme noire et grande se dessina sur le mur qui entourait le parc, et en même temps une figure pâle l'observait de loin ; les deux hommes disparurent un instant ; — l'un se dirigea lentement et avec précaution vers le pavillon ; l'autre monta lestement et sans bruit chez lui, prit un fusil, le chargea, y mit une balle de calibre, l'arma et descendit ; puis il traversa le jardin, suivit une obscure allée, s'arrêtant par moment afin de regarder et d'écouter, mais aucun bruit n'arriva jusqu'à lui ; découragé, il allait changer de route, lorsque tout à coup il lui sembla au milieu de la nuit apercevoir la même forme glisser à quelques pas de lui ; il s'avança en comprimant sa respiration, et vit un homme appuyer une échelle contre une des fenêtres du pavillon ; il s'avança toujours, et quand il fut à quelques pas de l'homme et de l'échelle, il ajusta et un coup de feu retentit ; l'échelle tomba, l'homme disparut. Madame Warner, effrayé de ce bruit, parut, quelque temps après, à sa croisée.

— Qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle.

— Un homme cherchait à s'introduire dans l'appartement de mademoiselle, et j'ai tiré sur lui, répondit Jacques.

— Ah ! malheureuse enfant ! murmura madame Warner !

Et elle descendit en toute hâte.

XV.

Pendant que ces événements se passaient au dehors, un autre plus terrible se préparait au pavillon.

— Alice, après avoir entendu le coup de feu, était restée quelques minutes immobile de terreur ; puis, s'armant enfin de courage, elle se disposait à sortir, lorsqu'il lui sembla qu'on venait de briser un carreau à la fenêtre de sa chambre de toilette ; elle courut malgré l'obscurité, et une plainte prolongée qui arriva jusqu'à elle, la frappa d'épouvante.

Elle voulut fuir, et se sentit tout à coup saisie à la main par une main humide ; elle jeta un cri, et une faible voix lui dit :

— C'est moi, Alice, c'est moi Arthur.

— Vous, répondit-elle à demi folle.

— Moi blessé ! moi couvert de sang, moi qu'on cherche.

— Et pourquoi ? reprit Alice.

— Que je souffre, Alice !

— Attendez, continua la jeune fille, je vais allumer ma lampe, et vous secourir.

Elle courut allumer sa lampe et revint précipitamment. — Arthur, affaibli, épuisé par le sang qu'il avait perdu, était tombé à terre : Alice essaya de le soulever, puis de le traîner jusque sur une chaise, mais ses efforts étaient inutiles.

— Que faire, mon Dieu ? dit-elle : si l'on vous trouve ici, je suis perdue.

Le jeune homme s'appuya sur ses mains et s'efforça de se relever ; mais le sang qui s'échappait de sa blessure redoubla bientôt sa faiblesse : Alice prit un mouchoir, et lui entoura le côté.

En ce moment un bruit de pas la fit tressaillir.

— On vient, dit-elle.

Elle écouta.

Le bruit avait cessé.

Arthur cependant était parvenu à s'asseoir sur un fauteuil ; la jeune fille restait debout devant lui ; tout à coup un nouveau bruit se fit entendre. Alice regarda par le carreau brisé, et crut apercevoir une forme blanche qui avançait. Elle s'élança à la porte l'ouvrit, et, la refermant presque aussitôt, elle dit à Arthur :

— Surtout pas un mot ! qu'on ne vous soupçonne pas ici, mon honneur est entre vos mains.

Arthur demeura enfermé, et Alice se traîna à la porte du pavillon.

Il était temps.

Mais nous allons retourner près de madame Warner et de Jacques. Après avoir entendu les fatales paroles de son vieux serviteur, la tête en feu, les yeux hagards, respirant à peine, elle s'élança comme une insensée à travers les allées du jardin, trébuchant à chaque détour et se heurtant aux arbres qu'elle rencontrait ; épuisée enfin par la rapidité de sa course, elle fut obligée de s'arrêter ; à demi mourante, elle s'appuya quelques instants contre un banc ; puis, dès qu'elle eut repris un peu ses sens, elle voulut continuer sa route, et la force lui manquant, elle se traîna péniblement, s'accrochant aux buissons, aux arbres ; enfin, et après des efforts inouïs, elle parvint jusqu'aux marches du pavillon ; elle s'arrêta quelques minutes encore, essaya le sang qui coulait de ses mains et de son visage meurtri et déchiré, puis s'armant de toute l'énergie que donne le désespoir, elle se cramponna à la rampe de l'escalier et monta. Elle atteignait

le dernier degré, lorsque tout à coup on ouvrit la porte, et Alice parut les cheveux en désordre, le visage pâle et défait ; elle jeta un cri de terreur en apercevant sa mère, et tomba dans ses bras ; madame Warner poussa un cri, et sentant sa fille contre son cœur, elle l'y pressa avec délire ;—mais ce transport d'amour maternel s'éteignit bientôt, et madame Warner se souvint.—Elle repoussa Alice, et d'un geste lui ordonna de rentrer dans sa chambre : la jeune fille interdite lui obéit en silence ; sa mère la suivit lentement, referma la porte, et s'assit sur un fauteuil sans prononcer une parole, sans jeter un regard sur son enfant.

Alice demeurait debout et la tête baissée devant madame Warner ; mais de grosses larmes roulaient dans ses yeux, et de pénibles soupirs s'échappaient de sa poitrine.

Un quart d'heure se passa ainsi.

Madame Warner regarda enfin sa fille avec sévérité, et d'une voix ferme lui dit :

—Comment se fait-il qu'un jeune homme, Alice, ait osé cette nuit vouloir s'introduire chez-vous ?

Alice frissonna.

—Comment se fait-il qu'un jeune homme ait osé vouloir s'introduire chez vous cette nuit ? répéta fermement madame Warner.

Alice cacha son visage dans ses mains et garda le silence.

Madame Warner devina tout, et frissonna à son tour ; cependant elle ne laissa point paraître son émotion, et dit encore à Alice :

—Comment se fait-il qu'un jeune homme ait osé vouloir s'introduire chez vous cette nuit ?

Alice pleura et garda toujours le silence.

Madame Warner ne respirait plus ; une sueur brûlante inondait son corps, ses yeux voulaient se fermer, et ses genoux pliaient sous elle ; pourtant elle continuait d'une voix calme ;

—Ce n'est point avec des larmes qu'il faut me répondre, mademoiselle, mais avec des paroles ;—je en veux.

Alice tomba à deux genoux devant sa mère et joignit les mains.

—Vous connaissez donc ce jeune homme ? reprit madame Warner froidement.—Voyons, répondez-moi : je veux que vous me répondiez.

—Oui, ma mère.

—Vous le connaissiez ! s'écria-t-elle ; puis elle ajouta à voix presque basse : Et comment se nomme-t-il ?

Alice joignit de nouveau ses mains et les souleva vers sa mère.

—Comment se nomme-t-il, mademoiselle ?

—Arthur.

—C'était lui ! malheureuse enfant !

Après un silence douloureux, elle reprit :

—Et comment l'avez-vous connu ?

—A la promenade, ma mère.

—Et l'avez-vous vu souvent ?

—Souvent.

—Et vous a-t-il parlé ?

—Il m'a parlé.

—Combien de fois ?

—Tous les jours.

—Et depuis quand ?

—Depuis trois mois.

—Et ne vous a-t-il vue qu'à la promenade ?

Alice garda le silence.

—Et ne vous a-t-il vue qu'à la promenade ? répéta impérieusement madame Warner.

—Il m'a vue ici.

—Et que vous a-t-il dit ?

—Ma mère...

—Que vous a-t-il ?

—Qu'il m'aimait.

Madame Warner étouffait, et par moment regardait autour d'elle, et se demandait si tout ce qu'elle entendait n'était pas une illusion ; Alice effrayée la suivait du regard.

—Il vous a dit qu'il vous aimait ?

—Oui, murmura Alice.

—Et vous l'avez cru ?

—Je ne sais.

—Et...

Ici la pauvre mère s'arrêta ; ce qu'elle allait demander à sa fille lui semblait tellement horrible, tellement affreux, que son sang se glaçait dans ses veines.

—Et vous l'avez déjà reçu dans votre chambre ? dit-elle enfin d'une voix altérée,

Alice regardait avec terreur la porte de la chambre où était caché Arthur ; et madame Warner remarqua ce mouvement.

—Et saviez-vous qu'il devait venir vous trouver cette nuit ? reprit-elle.

—Moi !—Oh ! vous ne pensez pas tout cela, ma mère.

—Mais, comment se fait-il qu'il soit venu, s'il n'avait pas espéré que vous le recevriez ?

—Que voulez-vous que je vous réponde ? je m'étais couchée, ne soupçonnant rien, ne devinant rien ; je dormais lorsqu'un bruit m'éveilla ;—le bruit redoubla, et j'écoutai. Il me semblait qu'il partait du dehors, mais à côté du pavillon, cependant.—Je demeurai immobile de frayeur, et bientôt le bruit devint plus fort ;—quelque chose se posa sur ma croisée,—je regardai, et j'aperçus un visage ;—je poussai un cri,— puis un coup de feu retentit ; un corps lourd tomba avec fracas et je n'entendis plus rien. Je restai quelques minutes plongée dans l'étonnement, n'osant ni appeler, ni me lever ; et je me disais que tout cela était un rêve, que je n'avais rien entendu, rien vu, que mon imagination seule avait tout fait ; puis je voulus m'assurer que j'avais rêvé ; j'ouvris ma fenêtre et j'aperçus une échelle au bas du pavillon ; mes terreurs premières me reprirent ; enfin, je résolus de braver le danger s'il y en avait à courir, et d'aller apprendre de vous-même ce qui s'était passé, j'allais le faire ; lorsque...

Ici Alice s'arrêta ; puis elle reprit :

—Lorsque je vous rencontrai, ma mère, pâle, et les mains couvertes de sang ; oh ! que ne suis-je morte cette nuit !

Et ses regards se dirigèrent encore vers la porte de la chambre où était Arthur.

Madame Warner avait écouté attentivement, et lui d'une fois son visage s'étaient décomposé ; quand Alice eut achevé, elle sembla réfléchir, puis reprit :

—Est-ce bien la vérité que vous me dites ?

—La vérité.

(A CONTINUER.)

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE 2ND.

(Suite.)

—Mon cher Edouard, vous demandez trop de choses à la fois. Croyez-vous qu'un seul homme soit capable de répondre en même temps à deux questions, surtout lorsqu'il a les mains liées ? Je vais donc, d'abord vous éclairer sur le premier point. Si vous connaissiez les Indiens comme je les connais, c'est-à-dire par expérience, vous vous diriez en vous-même ce que je me suis dit : Les voilà qui font leur toilette de guerre ; cela signifie quelque chose et surtout rien de bon pour nous. Maintenant, les voilà qui dansent comme des démons autour du feu ; c'est encore un fâcheux pronostic.

A ce moment, les Indiens poussèrent des hurlements féroces et si forts qu'ils me coupèrent la parole. Puis, après avoir encore pendant quelques minutes, poursuivit leur ronde infernale, sur un signe du chef, ils se rassirent autour du feu.

L'Aigle-Blanc nous montra du doigt.

Un des guerriers se détacha du groupe et se dirigea vers nous.

—Allons ! dis-je à Edouard, les voilà qui vont répondre eux-mêmes à votre seconde question. Voyez-moi ce nez plat qui s'avance de ce côté. Le pendard ! si j'avais seulement les mains libres ! Mais à quoi bon ?... Patientons, et surtout, ayons l'air braves.

L'Indien s'approcha, et nous conduisit, avec aide de la sentinelle, près des deux ormes que j'avais indiqués la veille, et aux troncs desquels ils nous attacha.

Si Edouard n'avait pas été aussi préoccupé du genre de supplice qui l'attendait, il aurait pu reconnaître Noël dans ce guerrier au nez plat. Heureusement, ce petit détail lui échappa. Mais son chien, moins troublé que lui, se mit à gambader d'une manière alarmante autour de l'Indien, qui dut, pour se débarrasser de ses caresses compromettantes, lui allonger un maître coup de pied. Le pauvre Carlo poussa un cri de douleur et alla se coucher piteusement près de son maître.

—Que voulez vous, mon cher, ils n'appartiennent pas à la société protectrice des races muettes ; il ne faut pas leur en vouloir. Le fait est que votre chien, d'ailleurs, est trop familier avec les étrangers.

Pendant qu'on nous attachait, les Indiens se mirent à danser et continuèrent cet exercice salutaire jusqu'au moment où les deux guerriers qui nous avaient liés revinrent près du feu.

Alors, sur un signe du chef, ils s'arrêtèrent, prirent, leurs carabines, et allèrent ensuite se poster à cinquante pas, en face de nous. L'Aigle-Blanc et un de ses guerriers s'établirent à quelques pas en arrière.

Avant de commencer la cérémonie, le chef se fit passer les carabines qu'il examina avec précaution.

—Avez vous deviné ce qu'ils vont faire de nous ? demandai-je à Edouard.

—Mais, pas le moins du monde. Probablement qu'ils nous ont liés dans la crainte de nous voir leur échapper. Je ne vois pas autre chose ; le chef leur a ôté leurs carabines, sans cela, je leur aurait peut-être supposé l'intention de tirer sur nous.

—Hélas ! lui dis-je, il n'y a pas de peut être : la chose est bien réelle, et c'est sur nous qu'ils vont tirer. Nous allons, pour quelque temps, leur servir de cible, et leur jeu va consister à tâcher de nous couper les oreilles ou de transpercer nos feutres.

Diable ! c'est un petit jeu dangereux et déplaisant au suprême degré ; et vous voulez sans doute me badiner ?

—Pas le moins du monde ; la circonstance n'y prête pas d'ailleurs. Ce qu'il y a de pis, c'est que ces vermines sont fort mauvais tireurs, et pourraient bien, au lieu des oreilles, nous déloger les yeux ou la cervelle. Faites attention, cependant, et ne bougez pas ; c'est le plus sûr moyen d'en sortir les mains propres.—Bon ! continuai-je, en voilà un qui vise sur moi ;.. bang ! ça y est ! A votre tour, ne remuez pas, car le même malheur va probablement.... bang ! êtes-vous blessé ?

—Non dit Edouard ; mais je suis certain que la balle a passé bien près ; je crois même qu'elle m'a touché la chevelure.

—Je n'en doute pas, mon pauvre ami, ils font de leur mieux ; car, voyez-vous,....—bang !.. les va-nu-pieds ! je crois que cette fois ils m'ont touché l'oreille.—Je vous disais donc qu'ils font de leur mieux ; car le premier qui nous emportera une oreille ou un morceau raisonnable d'icelle sera gradué, c'est-à-dire qu'on le fera sous-chef.... Bang !..

—Diable ! ce sont des jeux qui, à la fin, me donnent le frisson, dit Edouard.

—Voyons, mon ami, si je puis chasser ces frissons en occupant votre pensée à quelqu'autre chose. J'allais donc vous raconter le malheur qui est arrivé à un de mes amis en pareille occurrence, quand... Bang ! — Que le tonnerre vous bombarde, vous autres, là-bas ! on dirait que vous le faites exprès pour me couper la parole mille noms de.....

—Allons, allons, dit Edouard, je ne vois pas la nécessité de tant parler et surtout de s'emporter dans un moment comme celui-ci. Pensez donc plutôt à mourir en chrétien ; prépa....—Bang ! — Mille millions de cartouches à pistolet !....

—Arrêtez ! monsieur le chrétien ; ne jurez pas comme cela après m'avoir fait une si belle morale. Laissez-moi plutôt finir mon histoire déjà deux fois interrompue.

—Allez au four ! et fichez-moi la paix avec toutes

vos histoires, dit Edouard dont l'impatience commençait à devenir manifeste. Je ne suis pas d'un... Bang!

—Aïe, aïe! pour le coup, je crois que cette vilaine bête vient de rouvrir ma blessure. Ils finiront par nous tuer pour de bon. Je n'ai pourtant pas remué; mais il faut, si peu; une ligne seulement de déviation, l'épaisseur d'un cheveu, et....—Bang!—Bon, vous voilà toujours avec un morceau d'oreille de moins, continuaï je en regardant Edouard.

—Je le sens bien, dit-il; l'oreille me brûle comme du feu.

—Ils commencent à viser un peu plus juste, voyez-vous; et je ne serais pas surpris si la prochaine balle m'emportait l'oreille, à moi aussi.

En ce moment, les Indiens se mirent à danser en pouspant des cris de joie.

—Voyez cela! dis-je à Edouard; ils commencent déjà à se réjouir. C'est l'effet du premier sang répandu. Je me souviens que lorsque, mon ami et moi, nous étions prisonniers de guerre chez les Hurons, on tira sur nous à la cible, de la même manière qu'aujourd'hui. Au premier sang versé, ces misérables se mirent à danser, toujours comme aujourd'hui. Pendant qu'ils dansaient, je causais avec mon pauvre ami, exactement comme je cause avec vous. Il me demandait, ce digne jeune homme, si le jeu allait durer bien longtemps, et je lui disais que cela pouvait dépendre de bien des circonstances extérieures mais incontrôlables. Il avait l'air abattu et se démoralisait. Je tâchais de le reconforter de mon mieux; mais il ne voulait pas être consolé. Hélas! il avait un pressentiment de sa fin. Toujours, lui dis-je, ne remuez pas, et tâchez de commander vos nerfs.—Je le voudrais bien, me disait-il; mais les oreilles me brûlent comme des tisons et cela me tourne devant les yeux.

—Pauvre jeune homme! Les Hurons se remirent à tirer et, malheureusement, un léger mouvement de tête, un seul dont il ne fut pas maître!... ce fut fini! La balle entra par l'œil gauche, fit le tour du crâne et vint sortir près de l'oreille droite en désarticulant la mâchoire. Il poussa un soupir, sa tête s'inclina sur sa poitrine: il avait vécu! Ah! tenez, je m'arrête, car le souvenir de cette triste histoire me met tout comme ça.

—Et vous croyez que cela m'amuse, peut-être, moi? dit Edouard.

—C'est vrai, j'ai eu tort; mais voyez-vous, la similitude des deux situations est tellement frappante que je n'ai pas pu m'empêcher de vous comparer à mon pauvre défunt ami. Vous avouerez qu'il y a de quoi. Vous êtes blessé à l'oreille comme lui; comme lui aussi, vous avez des frissons...

—Finirez-vous, misérable! me cria Edouard; je crois qu'à la fin, vous êtes plus cannibale que ces gens là, ma parole.... Bang!

—Tiens voici le jeu qui recommence!

En effet, les Indiens venaient de se remettre à tirer.

—Soyez ferme! dis-je à Edouard, autrement, vous pourriez bien finir comme ce pauvre...

—De grâce! taisez-vous; vous serez la cause de ma mort.

—Allons, mon garçon, prenez courage; je crois

que ces deux coups sont les derniers. Tenez voyez-les, ils déposent leurs armes, et c'est bien fini pour aujourd'hui.

—Tant mieux! voilà bien la première bonne parole que vous m'adressez ce matin. S'ils continuent ce passe-temps demain, j'espère que vous aurez des histoires plus encourageantes à me raconter; autrement, je vous prierais d'avance de me rendre le service de vous taire.

—Je vous promets cela de tout mon cœur. D'autant plus que je vous quitte ce soir, adienne ça pourra; et vous aurez le bonheur d'assister tout seul à la cérémonie que vous pourrez goûter sans partage.

—Tiens, c'est très-agréable ce que vous me dites là. Pourquoi me laisseriez-vous seul au milieu de ces brigands?

—C'est bien simple; il nous est très-difficile, pour ne pas dire impossible de nous sauver tous les deux; car ces vilaines canailles ne manqueront pas de découvrir notre absence et de se mettre de suite sur notre piste. Ils nous reprendront, et alors, adieu tout espoir de recouvrer notre liberté. Nous endurerons, en outre, toutes espèces de tortures, pour payer notre faute. Mais, si je pars seul, vous leur restez pour les consoler de ma fuite; et vous n'aurez qu'à supporter patiemment un double dose de tourments, ce qui dédommagera vos maîtres.

—C'est singulier comme vous avez une manière encourageante d'arranger les choses.

—Ma foi, à votre guise! J'avais cru me charger de la partie la plus dure de la besogne; mais si vous pensez mieux faire en vous échappant et en me laissant ici, c'est comme il vous plaira. Seulement il vous faudra accomplir ce que je m'étais proposé de mener à bonne fin, une fois libre.....

—Voilà qu'on remue là bas, dit Edouard.

—Eh! bien; laissez remuer.

—Oui; mais je voulais vous demander, où pensez-vous qu'on nous conduise, maintenant?

—Pas à notre hôtel, toujours, cela me semble clair. Mais je crois que nous allons partir; car il y a quelque chose, et je ne vous cache pas que la dernière ronde que l'on a tirée m'a parue brusquement interrompue.

Voici, en effet, ce qui s'était passé. A peine la seconde fusillade commencée, Jules, que ce jeu tenait sur des épines, s'était approché de Noël:

—Finissons cette dangereuse plaisanterie, avait-il dit; je n'ai déjà que trop longtemps écouté les suggestions de Jean. Si nous ne mettons pas bientôt fin à toutes ces folies, il pourrait bien nous arriver quelque malheur sérieux.

—C'est vrai, avait dit Noël aux idées duquel cela s'ajustait parfaitement, mais vous êtes presque aussi à blâmer que lui; vous n'auriez pas dû l'aider.

—Tu as raison mais qui aurait cru que Jean pousserait la chose aussi loin. Je voulais faire une bonne peur à Edouard, voilà tout.

—Je vous crois; mais vous savez bien que Jean, une fois parti, ne sait plus quand s'arrêter.

—Le fait est que, à l'heure qu'il est, je ne sais pas trop comment cela finira, et nous y risquons peut-être notre peau.

—Je vous l'avais dit: Un bienfait n'est jamais perdu.

Jules avait donc donné ordre de cesser le feu et de se préparer au départ.

C'est ce mouvement qu'Edouard venait de remarquer.

On se rembarqua dans le même ordre que la veille.

—Cela se gâte, me dit Jules, en passant près de moi.

—Je crois que oui, lui répondis-je; et nous ferons mieux de planter là nos peaux rouges aujourd'hui même. J'ai surpris entre eux certains signes qui ne me vont pas. Il ne faut pas trop se fier à ces gaillards.

—C'est vrai; nous allons y aviser bientôt.

Et il prit sa place dans le canot.

—Nous voilà donc encore partis pour une nouvelle étape, dis-je à Edouard, lorsque l'embarcation eut pris le milieu de la rivière.

—Hélas! et où serons-nous demain?

—Cela dépend des circonstances; nous n'avons pas encore décidé lequel de nous deux doit s'évader ce soir.... J'allais donc vous dire, lorsqu'on nous a interrompus, que si vous croyez être plus en sûreté, en vous sauvant des mains de nos ravisseurs, non seulement je vous céderai ma place, mais je ferai même tout mon possible pour vous aider. Cependant, avant de prendre ce parti risqué, permettez-moi de vous rappeler que vous serez seul au milieu d'une vaste forêt, sans armes et sans provisions, exposé de tomber entre les mains d'une autre tribu indienne encore plus féroce que celle-ci. Si, après avoir réfléchi à tous ces dangers, vous vous croyez

de force à les braver, partez et que Dieu vous garde! Quant à moi, je resterai tranquille, en attendant que Jules et Noël, qui doivent être sur la piste, viennent me délivrer.

—Ah! c'est une tout autre affaire. Si vous comptez sur l'arrivée de Jules et Noël, j'aime mieux rester ici. Et pourquoi n'y resteriez vous pas avec moi.

—Parce que, j'espère être plus utile au dehors.

—Dans ce cas, je suis tout décidé.

—Dans quel sens?

—En votre faveur, si toute fois cela peut s'appeler une faveur. Vous partirez.

Bien, si nos mains n'étaient pas liées, je vous dirais: touchez là; mais touchez-y tout de même, en esprit; c'est entendu. Demain, nous serons libres.

—Merci, dit Edouard, d'une voix qui partait du cœur.

Ce simple mot me toucha, et j'avoue que je me pris à regretter un peu tout ce que j'avais fait souffrir à ce naïf mais brave jeune homme. Cependant, il fallait maintenant aller jusqu'au bout, nous étions engagés trop loin pour revenir sur nos pas.

Le soleil avait déjà disparu derrière les arbres de la rive, lorsque l'Aigle-Blanc poussa le cri aigu qui avait donné, la veille, le signal de l'arrêt. On tira les canots sur le rivage et, bientôt un immense feu lança vers le ciel ses flammes rouges avec des flocons de fumée.

(A CONTINUER.)

DES REBUS.

(Suite.)

Lorsqu'une figure ne doit représenter qu'une partie d'un mot, il arrive qu'elle tient lieu d'une ou plusieurs syllabes, comme



(re pendu pour répandu.)

ch



ment (changement (ou quelquefois seulement de parties de syllabe, comme



tes (anecdotes),

t



dive (tardive pour tardive),

c



e (cause pour cause), etc.

La grandeur, le nombre ou la position d'une ou plusieurs lettres, celle d'un mot ou d'une ou plusieurs figures, pour leur donner une valeur ou une signification différente; ainsi UUUUU, signifiera rendu (rang d'U); 100, 100, 100, 100, signifiera beaucoup de sang, (beaucoup de cents), quatre cents;

Un doux, voudra dire un doux penchant,

Un Grand appétit sera rendu par 1 A.

Les figures d'animaux peuvent exprimer soit le nom de la famille ou du genre auquel ils appartiennent, soit le nom particulier sous lequel ils sont connus.

Un Butor



est aussi, suivant le cas,

un oiseau ou un échassier;

Une Raie



peut remplacer le mot poisson.

Les animaux d'un même genre, qui ne diffèrent en quelque sorte que par la taille, tiennent souvent lieu de mots divers; le Léopard, l'Oncle, la Panthère se représentent de même, attendu que leurs formes extérieures sont semblables ou à peu près. Sou-

vent dans ce cas, l'ensemble de la phrase conduit à la découverte du véritable mot représenté par la figure.

Pour intriguer davantage, quelques *faiseurs de Rébus* se servent des signes dont on fait usage pour converser avec les sourds-Muets. Nous allons donner la figure de ces signes avec leur valeur, et afin de rendre plus claire nos explications, nous les ferons suivre de la copie de plusieurs rébus dans lesquels on a fait entrer de ces figures.

ALPHABET DES SOURDS-MUETS.

Lorsqu'on veut converser avec les sourds-muets qui ont été instruits dans les établissements publics, il faut se familiariser avec l'alphabet qui leur est propre, et faire aussi promptement que possible, les signes qui représentent chaque lettre dont le mot à transmettre doit être composé.



Aime ton ami car il en est digne.

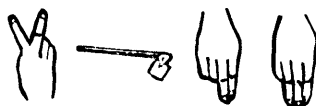


Il lui a fallu céder au nombre.



J'ai résisté autant que j'ai pu le faire.

PU LE



Vous ne me ferez pas reculer.



J'ai cent mille raisons pour me fâcher de ce qu'elle vous aime.



LES ÉCRITURES SECRÈTES DÉVOILÉES.

Le jour de la séance arrive. Pour surcroît de mauvaise chance, Cnampollion avait voulu que son jeune secrétaire l'accompagnât, au cas où quelque signe aurait été douteux.

Tous les académiciens sont attentifs. Champollion se lève, ouvre le cahier, et lit couramment l'épithaphe de quelque Pharaon constructeur de pyramides, ainsi que les principaux faits de son règne.

La morale de cette histoire est bien simple. Si je me suis abstenu de poser un problème absurde, c'est uniquement dans la crainte de recevoir une avalanche de lettres donnant une solution.

Et puis, ces sortes de plaisanteries ne sont permises qu'aux académiciens.

Revenons maintenant à nos problèmes et à nos correspondants.

SOLUTION DU PROBLÈME CHIFFRÉ DU N° 2,

*Mer sans poissons.
Montagnes sans bois,
Hommes sans foi,
Femmes sans pudeur.
Voilà un proverbe génois.*

La lettre T, dans *montagnes*, était représentée

par le signe C, qui correspond à la lettre V, au lieu du signe G.

Cette erreur est sans importance et ne compliquait pas le problème, la lettre T ne s'y présentant qu'une fois.

Nous avons voulu démontrer par des exemples qu'un alphabet dont on a construit la clef est aussi transparent que l'écriture ordinaire. Nous donnerons dans le prochain numéro une étude sur les *Clefs indéchiffrables*, avec un système de chiffre aussi simple que rapide. Si les lecteurs trouvent dans le cours de ces études un délassement d'esprit et quelque utilité, nous ne regretterons ni le temps ni la peine que nous y aurons consacrés.

LE CHIFFRE DE STERNE.

PROBLÈME POINTÉ N° 6.

T... q.'i. y a... d.. J..... e. d.. b....., i. y a... d..
R..... e. d.. é....., e. t... q.'i. y a... d.. R.....e.
d.. r....., i. y a... d.. L..... e. d.. g.....

Nous rappelons, pour le déchiffrement des *Problèmes pointés* d'après la méthode de Sterne, que la première lettre de chaque mot est donnée et suivie d'autant de points qu'il y a de lettres à découvrir.

PRESCIENCE DU TEMPS.

DES VENTS.

Tonnerre et vent amènent pluie,
Si la pluie n'abat le vent,
Qui souvent par neuf jours essuie,
Trahison se met en avant.

L'air qui enveloppe la terre est disposé en couches concentriques placées les unes au-dessus des autres, les plus rares sur les plus denses. La terre en tournant, entraîne avec elle toutes les couches d'air et leur imprime ainsi son mouvement diurne; mais ce mouvement est doux et presque insensible, le vent n'est pas encore venu, mais le voici! Je suppose que le soleil vienne à chauffer une masse d'air, cette masse d'air se dilatera, deviendra moins dense s'élèvera dans l'atmosphère. Aussitôt, l'air environnant accourra pour remplir l'espace laissé vide par l'air échauffé qui monte. Il en est de ce déplacement comme de celui de l'eau dans laquelle se meut un poisson; en changeant de place, ce poisson laisse derrière lui un vide que remplissent aussitôt d'autres molécules d'eau qu'il chasse de leur position à mesure qu'il avance.

Tous ces changements violents de place ne se font pas sans causer un dérangement et un ébranlement dans les couches de l'air, et donnent naissance à des courants aériens qu'on appelle vents. Le vent n'est donc que de l'air plus ou moins agité.

C'est principalement sous la zone torride, où le soleil envoie directement ses rayons qui, par conséquent, chauffent davantage l'air, qu'a lieu le phénomène du vent. Dans ces chaudes contrées, l'air est sans cesse raréfié, il s'élève aussitôt dans les hautes régions de l'atmosphère et laisse en montant un vide que l'air dense des pôles vient remplir.

L'air des pôles accourant constamment vers l'équateur pour remplir les vides que l'air de ces régions a faits en s'élevant, les habitants des régions polaires finiraient par manquer d'air, mais admirez ici la sagesse de Dieu. A mesure que l'air des couches inférieures des pôles arrive à l'équateur, l'air des couches supérieures de l'équateur arrive, à son tour, au pôle. Vous voyez qu'il y a ici échange de bons procédés.

Le vent est fort quand il parcourt 24 pieds par

seconde ; quand il parcourt 42 pieds, il y a tempête ; il y a ouragan quand il parcourt 120 pieds.

DES TROMBES.

Les trombes sont produites par des vents qui viennent en sens contraire, s'engouffrent les uns dans les autres, et produisent à la surface de la mer ou du sol le même effet que ces eaux qui, de tous côtés, vont se précipiter dans un gouffre, comme par exemple, dans un tonneau percé par le bas, lorsque le liquide qu'il renferme se précipite de tous côtés pour sortir par l'issue qui lui est ouverte.

PRÉSAGES TIRÉS DU PAIN.

On reconnaît que le temps sera beau ou mauvais en pressant le pain sous le pouce, et surtout le pain d'épice.

Si le pain, ou le pain d'épice, fléchissent sous le pouce, c'est signe d'eau ou d'humidité. Si, au contraire, ils sont fermes et résistants et même cassants, lorsqu'ils sont frais cuits, c'est un signe infaillible de beau temps.

PRONOSTICS ANNONÇANT LA PLUIE.

Il est très important, pour le cultivateur, de prévoir avec certitude la pluie deux ou trois jours à l'avance, car il peut régler ses travaux en conséquence. Le baromètre le lui annonce, mais on n'a pas toujours un baromètre sous la main ; d'ailleurs les oscillations du mercure dans le tube de cet instrument n'indiquent réellement que le degré de pression atmosphérique. Or, il est un pronostic infaillible et à la portée de tout le monde. Lorsque, pendant le beau temps, on aperçoit, épars dans le ciel, de petits nuages blancs, immobiles, diaphanes, échevelés et affectant la forme de saule pleureur ou de palmier, la pluie tombe deux ou trois jours après l'apparition de ce phénomène. S'il se révèle à la suite du mauvais temps, ce n'est plus qu'un indice d'humidité atmosphérique.

NOUVEAU BAROMÈTRE.

Voulez-vous, dit le *Moniteur des inventions*, vous procurer à peu de frais un baromètre beaucoup plus exact que ceux qui sont dans le commerce ? Prenez un demi gramme de camphre, autant de salpêtre et de sel ammoniac. Dissolvez ces matières séparément dans de l'eau-de-vie pure d'au moins dix-huit degrés, ce qui se fait promptement pour les sels, mais plus lentement pour le camphre. Pour accélérer, chauffez au feu ou à l'eau chaude le petit pot dans lequel vous voulez obtenir la solution camphrée.

Ces matières dissoutes, mélangez-les dans un flacon oblong, de la forme des flacons d'eau de cologne, que vous fermez d'un bouchon et cachez à la cire. Vous le suspendez ensuite de manière qu'il soit exposé au nord.

Les cristallisations qui se produisent à l'intérieur du flacon indiqueront très-fidèlement le changement de temps. La limpidité du liquide annonce le beau temps ; s'il vient à se troubler, c'est signe de pluie ; si la glace se forme au fond, l'air sera lourd, ou bien il gèlera.

La présence de petites étoiles dans le liquide présage la tempête ; de gros flocons pronostiquent le

temps couvert ou la neige ; des filaments à la partie supérieure, le vent ; de petites pointes, un temps humide ou nébuleux. Quand les flocons montent et se tiennent dans le haut du liquide, le vent doit se produire dans les couches supérieures de l'air. Plus la glace monte, plus le froid deviendra rigoureux.

PRONOSTICS BASÉS SUR LA SENSIBILITÉ DES PLANTES.

Un observateur assure qu'un grand nombre de plantes peuvent fournir des pronostics certains par rapport à l'état atmosphérique, et, par cette raison, peuvent être regardées comme des baromètres naturels. Il signale le *mouron* comme le plus sûr des baromètres : Lorsque la fleur est complètement épanouie, on peut être assuré qu'il ne pleuvra pas au moins de plusieurs heures.

Si la petite fleur est à moitié fermée, le temps est généralement pluvieux ; si elle est tout à fait fermée ou si elle s'enveloppe dans son calice, le voyageur peut prendre son manteau à coup sûr. Les différentes variétés du *trèfle* contractent toujours leurs feuilles à l'approche de l'orage, ce qui a fait surnommer cette plante le baromètre du campagnard. La *tulippe* et plusieurs autres plantes de la nuance jaune se ferment toutes avant la pluie. Une espèce d'oseille sauvage double ses feuilles avant l'orage. *Bauhinia* ou ébinier des montagnes, et généralement les plantes sensibles, suivent les mêmes habitudes.

LA SANGSUE BAROMÈTRE.

Les variations atmosphériques ont une influence incontestable sur tous les êtres de la nature. Cette action est plus ou moins sensible, mais elle existe toujours aussi bien dans le règne inorganique que dans le règne organique. Les minéraux, les plantes, sont influencés ; les animaux, les êtres les plus infimes, ressentent toujours le contre coup des grandes perturbations de l'atmosphère.

Certains sels, à l'approche des vents humides, deviennent déliquescents ; les substances hygrométriques s'allongent. Quand l'atmosphère est sèche, au contraire, les mêmes sels conservent leur état solide, les substances hygrométrique se raccourcissent. Mais il est à remarquer que ces phénomènes simples ne se reproduisent généralement que lorsque l'atmosphère a repris son nouvel équilibre, et rarement à l'avance, quand ce nouvel état atmosphérique ne fait encore que se préparer. La matière brute sur laquelle le phénomène se manifeste n'a pas, en effet, le degré de sensibilité voulu pour être influencée à grande distance.

Il n'en est plus de même, quand, au lieu d'observer un corps inorganique, ou tout au moins privé de vie, on examine avec attention les effets particuliers qui se manifestent sur un animal à l'approche d'un changement de temps. La modification atmosphérique apporte aussi une modification physiologique dans tout l'organisme. Si l'animal est doué d'une grande sensibilité, le trouble qui se produit aussitôt dans ses fonctions traduit pour nous, d'une manière palpable, les perturbations de l'air.

Tout le monde sait que la plupart des gens de la campagne prédisent l'arrivée des orages ou de la pluie avec une certitude remarquable, à la seule

inspection du vol des oiseaux, des mouvements des grenouilles dans les mares, à l'apparition de certains insectes, etc. Il ne faudrait pas croire, comme beaucoup trop d'auteurs le répètent à la légère, que les animaux devinent à l'avance un changement de temps ; ils ne devinent pas plus que l'homme, seulement ils sont plus accessibles que lui aux influences atmosphériques.

Le moindre phénomène météorique ne se produit pas seulement sur place ; il s'étend, il ébranle la masse aérienne et porte son influence dans un cercle souvent très grand ; généralement, il donne lieu à des courants électriques trop faibles pour avoir de l'action sur l'homme mais suffisants pour influencer un animal doué d'une grande sensibilité.

Aussi, quand un orage se prépare, quand un changement dans la direction du vent doit avoir lieu, nous sommes souvent loin de nous en douter, car le premier ébranlement de l'atmosphère peut avoir lieu à de grandes distances, et nos instruments actuels ne sont pas encore assez sensibles pour le traduire aux regards ; mais l'animal, assez délicat pour recevoir l'action des courants électriques développés, ou bien pour avoir les fonctions de l'organismes troublées par un changement de pression dans l'air, accuse un malaise qui devient pour l'homme un pronostic certain.

Aussi on peut considérer certains animaux comme des instruments d'observation, excellents pour la prédiction du temps.

Certaines espèces peuvent même donner des pronostics avec beaucoup plus de sûreté que nos meilleurs baromètres. Et bien qu'il soit toujours bon d'utiliser tous les moyens d'observation dont on puisse disposer, néanmoins on peut réellement se contenter, dans la pratique journalière, de certains de ces animaux impressionnables.

Dans beaucoup de parties de la France, les habitants de la campagne règlent toutes leurs occupations sur les indications de la *grenouille rainette*. On ne fait jamais rien sans avoir consulté ce petit oracle. Et généralement on s'en trouve fort bien.

Dans les villes c'est le baromètre ; mais tout le monde ne sait pas bien l'observer. Aussi arrive-t-il parfois que l'on sorte en toute confiance, entraîné par ses indications bénignes et un soleil qui vous sourit, et que l'on rentre bientôt trempé jusqu'aux os.

La faute n'en est pas à l'instrument, mais à l'observateur. Si le baromètre est un instrument de physique dont tout le monde ne sait pas interpréter les variations, la grenouille rainette des gens de la campagne constitue un autre instrument parfaitement sensible et dont l'observation est à la portée de tous.

Malheureusement les grenouilles ne pullulent pas dans les rues des villes ; nous indiquerons donc un succédané à la grenouille, que chacun pourra se procurer.

Ce succédané c'est tout bonnement un animal horrible, qu'il vaut mieux avoir devant les yeux que sur la peau, c'est la sangsue l'*hirudo medicinalis* des pharmaciens, médecins, naturalistes, etc.

La sangsue est un animal impressionnable et irritable. Achetez une sangsue et plongez-la dans un bocal en ver blanc, plutôt large qu'étroit. Couvrez l'orifice du bocal avec un morceau de toile dont

le tissu ne soit pas trop serré, et vous aurez sous la main un baromètre très-commode qui vous évitera de vous embarrasser inutilement de votre parapluie pendant ou après la Saint-Médard.

En été, il sera bon de changer l'eau une fois par semaine. A toute autre époque, on la renouvellera tous les quinze ou vingt jours.

Voici maintenant les pronostics à tirer de l'observation de l'animal pharmaceutique :

1o Si la sangsue est roulée sur elle-même et sans mouvement au fond du bocal, — *Beau temps*.

Dans ces cas, en effet, la pression atmosphérique est élevée ; l'eau est saturée d'air, et l'animal en a assez pour respirer paisiblement au fond de son bocal.

2o Si la sangsue monte à la surface de l'eau, — *mauvais temps ; pluie*.

La pression atmosphérique diminue, en effet, généralement, quand la pluie doit survenir. L'animal, n'ayant plus assez d'air au fond du bocal, vient en puiser à la surface. Il se passe ici ce qui survient dans les lacs ou les rivières, en plein midi, quand la chaleur est étouffante. Les poissons sortent la tête hors de l'eau pour aller chercher l'air que l'élévation de la température a fait dégager et extrait du sein de la masse liquide.

3o Si la sangsue parcourt le bocal avec une vitesse extrême, — *grand vent*.

4o Si la sangsue fait des soubresauts, si elle éprouve des convulsions, — *tempête*.

Il se produit ici une action électrique. Les courants réagissent sur l'animal, troublent ses fonctions et l'irritent. Le manque d'air est en outre à son comble.

On le voit, l'observation est réduite ici à sa plus simple expression. L'instrument est sensible et ne nécessite aucune connaissances particulières. Deux bons yeux, même myopes ou presbytes et vous pourrez pronostiquer le temps avec de grandes chances de certitude.

SIGNES DU TEMPS OBSERVÉS EN ANGLETERRE. — SIGNES DE PLUIE ANNONCÉS PAR LES OISEAUX.

Les oiseaux de mer et d'eau douce, tels que les cormorans, les mouettes, etc., qui s'éloignent de la mer ou des rivières pour se rendre à terre d'aile à terre annoncent l'approche du mauvais temps ; il en est de même des oiseaux de terre qui gagnent l'eau en volant, et de ceux qui s'agitent, se lavent et deviennent bruyants le soir. Les oies, les canards, les poules d'eau, etc., qui en agissent de même ; les pies et les geais, lorsqu'on les voit également par troupes et qu'ils sont très-bruyants ; le corbeau et la corneille, quand ils crient le matin, avec interruption, la corneille, qui crie beaucoup le soir ; le héron, le butor, et l'hirondelle, quand ils volent bas ; les oiseaux qui abandonnent leur nourriture pour voler à leur nid ; la volaille qui rentre au poulailler, et les pigeons au colombier ; les oiseaux domestiques qui grattent dans la poussière et battent des ailes ; les petits oiseaux qui paraissent se plonger et se laver dans le sable ; le chant matinal des alouettes des bois (enjeliers) ; le ramage matinal des moineaux, le chant matinal du pinson près des maisons ;

les paons et les hiboux qui font plus de bruit qu'à l'ordinaire, sont autant de signes de pluie.

SIGNES DE BEAU TEMPS ANNONCÉS PAR LES OISEAUX.

Les alcyons, les canards de mer qui quittent la terre et qui gagnent la mer à tire d'aile; les milans, les hérons, les buttors et les hirondelles qui volent haut, et dont les cris sont perçants; les vonnaux qui s'agitent et font du bruit après le lever du soleil et qui crient; les moineaux qui s'agitent, les corbeaux, les faucons et les crécelles dont le cri est aigu dès le matin; les alouettes qui s'élèvent très-haut et dont le chant est bruyant et redoublé; le rouge-gorge qui volent haut et dont le chant est perçant; le hibou qui a un chant clair et répété: la chauve-souris qui se montre de grand matin, annoncent le beau temps.

SIGNES DE PLUIE ANNONCÉS PAR LES ANIMAUX.

Les ânes qui braient plus fréquemment qu'à l'ordinaire; les cochons qui jouent, qui éparpillent leur nourriture et qui portent de la paille dans leur groin; les bœufs qui aspirent fortement l'air, qui regardent vers le sud pendant qu'ils sont couchés sur le côté droit, ou qui lèchent les cornes de leurs pieds; le bétail qui aspire l'air du midi; les veaux qui courent en bondissant et gambadant; le daim, les moutons et les chèvres qui sautent, qui se battent ou qui luttent ensemble; les chats qui se nettoient la tête et les oreilles; les chiens qui grattent impatiemment la terre; les renards qui glapissent; les rats et les souris qui sont plus inquiets qu'à l'ordinaire; un bruit sourd dans le ventre des chiens, annoncent la pluie.

SIGNES DE PLUIE ANNONCÉS PAR LES INSECTES.

Les vers qui sortent de terre en grande quantité; les araignées qui tombent de leurs toiles; les fourmis qui regagnent leur fourmilière; les abeilles qui se rendent dans leurs ruches, et qui n'en sortent pas; les grenouilles qui se rapprochent des maisons et qui coassent dans les étangs; les mouche-

rons qui bourdonnent plus qu'à l'ordinaire annoncent la pluie, mais si les cousins et moucheron jouent en plein air, ou si les frélons, les guêpes et les vers luisant paraissent le soir en abondance, si l'on voit des toiles d'araignées dans l'air ou sur l'herbe, tout cela dénote le beau temps et la chaleur.

SIGNES DE PLUIE ANNONCÉS PAR LE SOLEIL.

Quand le soleil se lève obscur et nébuleux, qu'il se lève rouge avec des taches noires où vont se perdre ses rayons; que sa couleur est sombre et pâle; qu'il se lève rouge et prend une teinte noirâtre; qu'il se couche sous un nuage épais, ou le ciel étant fortement coloré à l'est, ce sont des signes de pluie. Les pluies subites ne durent jamais longtemps; mais quand l'air s'épaissit par degrés, que le soleil, la lune et les étoiles paraissent de plus en plus pâles, alors la pluie dure d'ordinaire six heures de suite.

SIGNES DE VENTS ANNONCÉS PAR LE SOLEIL.

Le soleil qui se lève pâle et se couche rouge avec un iris; qui se lève en présentant une surface plus grande qu'à l'ordinaire, ou le firmament étant rouge aurore; qui se couche avec une couleur sanguine ou avec un ou plusieurs cercles noirs, ou bien accompagné de raies rouges; quand il paraît concave ou creux, quand il paraît se partager; tout cela annonce de grands orages. Les parhélies ou faux soleils ne paraissent jamais sans être suivis de tempêtes.

SIGNES DE BEAU TEMPS ANNONCÉS PAR LE SOLEIL.

Le soleil qui se lève clair, qui s'est couché clair la veille, qui se lève tandis que les nuages autour de lui sont chassés vers l'ouest, ou qui est entouré à son lever d'un iris, qui se dissipe en même temps de tous côtés, annonce un temps beau et certain; quand le soleil se lève clair sans grande chaleur, qu'il forme des nuages rouges, il vérifie l'ancien proverbe:

Rouge matinée, grise soirée.
Promet une belle journée.

NOUVELLES DIVERSES.

Le docteur Guérin a observé pendant la guerre que la mort de nombreux amputés devait être attribuée à la faiblesse des blessés, causée par des hémorrhagies abondantes. Pour remédier à cet inconvénient, la transfusion du sang offrirait le moyen de fortifier le malade. La communauté du sang humain serait alors un principe de régénération. Or, cette opération n'est pas sans présenter des difficultés graves. En effet, lorsqu'il s'agit de faire passer le sang d'un homme robuste et valide dans le système circulatoire d'un malade affaibli, il faut agir avec une grande prudence. Les deux sujets peuvent être tués par l'introduction d'une bulle d'air ou par la formation d'un caillot de sang dans leurs vaisseaux.

Il ne faut donc agir ni trop vite ni trop lentement, et donner au sang le temps de se défibriner. Le sang artériel est inutile, le sang veineux est préférable, car le cœur l'enverra dans les poumons, où il se purifiera par l'analyse pulmonaire. Le sang artériel du malade doit être envoyé dans l'artère du sujet valide, et le sang veineux de ce dernier dans la veine du premier. Pour arriver à ce résultat, il est nécessaire de vider un peu l'artère de celui-ci. Avec cette précaution on évitera des accidents mortels. Ensuite on en fait deux frères siamois, en unissant leurs vaisseaux par des tubes recourbés en caoutchouc. Jusqu'ici des expériences de transfusion de sang n'ont été faites que sur des animaux. M. Guérin ne

croit pas avoir le droit de les tenter sur des hommes avant que des succès complets n'aient récompensé ses efforts.

« Le jeune Bismark, invité à une soirée du grand monde où il devait danser avec les plus jolies demoiselles de la ville, avait commandé pour la circonstance une paire de bottes vernies.

« A mesure que le grand jour approchait, le jeune étudiant devint plus inquiet.

« — Vous n'aurez pas vos bottes ! lui disaient ses camarades.

« — Je les aurai quand même ! » répondait le futur ministre.

« La veille du grand jour, Bismark entra chez son fournisseur.

« — Et mes bottes ? demanda-t-il.

« — Je suis au désespoir, monsieur ; mais j'ai tant de commandes pour le bal de demain...

« — Ah ! c'est ainsi ? s'écria l'étudiant, eh bien ! nous verrons !

« Il partit... ; mais, au bout d'une demi-heure, il revint avec deux de ces énormes chiens que les étudiants allemands ont l'habitude de nourrir aux frais de leur association.

« — Monsieur, dit le jeune Bismark, vous voyez ces chiens ?

« — Oui.

« — Eh bien ! je jure qu'ils vous déchireront en cinq cent mille morceaux si je n'ai pas mes bottes demain soir.

« Et il sortit... Mais d'heure en heure, un commissionnaire payé *ad hoc* s'arrêtait devant la boutique du bottier, et criait d'une voix lugubre :

« — Malheureux ! n'oubliez pas les bottes de M. de Bismark : »

« Le bottier n'avait que la nuit pour terminer les chaussures qu'on exigeait de lui par ce singulier ultimatum. A dix heures, il ferme sa boutique et dit à sa femme en soupirant :

« — Allons ! allons, il faut passer la nuit ! »

« Tout à coup, au milieu de la nuit, il entend l'abolement des horribles chiens et la voix du jeune de Bismark qui crie dans la rue :

« — Bottier de mon âme, ta vie est menacée. Pense à ta famille !

« Le lendemain l'étudiant eut ses bottes vernies, et il dansa comme un enragé. »

Ce qui prouve que M. de Bismark n'est pas commode, lorsqu'on lui refuse chaussure à son pied.

MOYEN DE TRANQUILLISER LES ENFANTS.— Un cultivateur, qui avait passé nombre de nuits sans dormir, s'est immortalisé par la découverte d'une méthode pour apaiser les enfants qui pleurent. Voici comment il faut procéder :— Aussitôt que le brailard s'éveille, asseyez-le, soutenu par une oreiller, s'il ne peut se tenir seul, puis frottez-lui les doigts avec de la melasse ; mettez-lui alors dans les mains une douzaine de plumes. Le bébé s'occupera aussitôt à enlever les plumes d'une main dans l'autre, jusqu'à ce qu'il s'endorme. S'il se réveille encore, encore de la melasse et des plumes, et au lieu de ses cris déchirants, vous aurez le silence et la paix chez l'enfant un plaisir indicible.

Nous recommandons ce remède aux mères de

familles, surtout celles qui emportent leurs bébés avec elles à l'Eglise ou dans les chars, sur les bateaux à vapeur, etc.— *Try. it.*

L'OROGRAPHIE DE L'OcéAN ATLANTIQUE SEPTENTRIONAL.— Dans un intéressant article publié dans la livraison de juillet-août du *Bulletin de la Société de géographie*, on lit ce qui suit :

En envisageant le bassin de l'Atlantique d'une manière générale, nous trouvons d'abord au Nord, entre l'Irlande et la Terre-Neuve, une vaste plaine ondulée, dont la profondeur varie de 6,000 à 14,700 pds., sans offrir aucune saillie brusque émergeante. Aussi une certaine partie en a-t-elle reçu le nom de Plateau télégraphique, dénomination en rapport avec son aptitude à recevoir le câble. Le profil met en évidence qu'entre le 50^e et le 53^e parallèle, le fond, après une déclivité peu prononcée dans les plateaux qui forment la base du continent européen vers l'Ouest, s'infléchit rapidement à 9,000 pds., continuant ensuite avec des profondeurs variables de 6,000 à 9,000 pds., jusqu'à l'accroissement du grand banc de Terre-Neuve. Là, du 44^e au 47^e parallèle, le profil monte sans transition de 15,000 à 3,000 pds. Il y a lieu de remarquer que, sur les côtes d'Europe, l'intersecction du premier plan de nivellement pris à 3,000 pds. du niveau de la mer, se trouve à plus de 600 kilomètres du cap Clear ; la pente est donc très-douce à l'est et très-escarpée à l'ouest.

Au bord de la mer, une barque montée par plusieurs personnes chavire brusquement, et tout le monde tombe à l'eau.

Heureusement des secours arrivent à temps, et l'équipage est ramené sain et sauf sur la terre ferme.

Aussitôt, le bailif de l'endroit rédige un rapport détaillé, se terminant ainsi :

..... Grâce au zèle et à l'activité de mes hommes, personne n'a péri. *On a même repêché une femme de plus.*

Un babouin, gentleman de cinq ans, est pris sou vent, en se couchant, d'accès de gaieté pendant lesquels il saute sur son lit, lance ses souliers au plafond, et fait enrager sa bonne de toutes les manières possibles.

Comme, avant-hier, il s'était montré encore plus tapageur que de coutume, la bonne, pour lui « faire honte » se plaignit de lui à table.

La mère chercha une punition digne d'un pareil méfait. Voici ce qu'elle trouva.

Chacun de ses enfants touche un sou par jour à titre d'appointments, et tout le monde vient recevoir son paiement le samedi, comme de minuscules ouvriers.

— Henri, dit-elle sévèrement, les jours où tu déborderas à ta bonne, tu n'auras pas ton sou !

L'enfant parut d'abord profondément frappé de la gravité de la peine, et ne put retenir un soubresaut.

Puis, réfléchissant :

— Alors, quand je voudrai m'amuser, je sais que ça me coûtera un sou ?

Inutile de dire que c'est avec toutes les peines du monde que madame X... put faire les gros yeux.

RECETTES ET PROCÉDÉS UTILES.

MOYEN DE DÉTRUIRE LES ARAIGNÉES DANS LES APPARTEMENTS.

Il suffit de détruire constamment leurs toiles afin qu'elles ne puissent plus attraper de mouches pour leur nourriture, et comme, en outre, elle sont obligées de tirer de leur corps la matière dont elles tissent leurs toiles, elles finissent ainsi par s'épuiser et périr.

CRAPAUD MANGEANT DES ABEILLES.

Un maître d'école a observé pendant plusieurs années un cas particulier d'intelligence d'un crapaud. Cet animal, si utile au laboureur par la consommation qu'il fait des hannetons et des insectes, possède aussi une prédilection toute particulière pour les abeilles et le miel. Il y a dix ou douze ans, le maître d'école remarqua un beau matin, devant sa ruche, un gros crapaud gris occupé à avaler des abeilles ; il prend une bêche et lance le crapaud au loin.

Le lendemain un crapaud se trouvait devant la ruche. Il vient au maître d'école l'idée que ce pourrait bien être le crapaud de la veille ; pour s'en assurer, il le prend et lui attache à la patte de derrière un fil bleu, puis il le fait jeter dans un ruisseau éloigné.

Le deuxième jour le crapaud se trouvait de nouveau devant la ruche. Cette fois il le fait transporter à un endroit très-éloigné ; deux jours après l'animal avait retrouvé le chemin de la ruche à travers les champs et les prairies.

Le maître d'école le porte lui-même alors à une distance de plusieurs lieues ; huit jours après environ, le crapaud était de nouveau devant la ruche occupé à attraper des abeilles. Il cessa alors de le chasser, d'autant plus qu'il remarqua que l'animal ne dévorait que des abeilles malades. Cette observation dura plusieurs années, jusqu'à ce qu'un jour

le crapaud tomba sous la dent d'un putois. (Corresp. de Vienne.)

MOYEN DE CONSERVER LES POMMES EN LEUR DONNANT LE GOUT D'ANANAS.

Prenez de belles pommes de reinette blanches parfaitement saines, essuyez-les avec un linge fin. Étendez, dans une boîte de sapin, un lit de fleurs de sureau séchées à l'ombre, puis un lit de pommes, ensuite un lit de fleurs de sureau, en remplissant exactement tous les intervalles, puis un lit de pommes, etc. ; vous terminerez par une couche de sureau. Fermez la boîte et collez du papier sur toutes les fentes. Si toute cette opération a été bien faite et qu'il ne reste aucun vide entre les pommes, elles se conserveront parfaitement.

BOITE AUX LETTRES.

R. E. QUÉBEC....

Un jeune homme qui, après un concert ou une veillée se trouve obligé de reconduire deux demoiselles doit offrir un bras à chacune d'elles en se plaçant au milieu. Il ne serait pas poli de donner le bras à une seule dame et de laisser l'autre seule. Ne donner le bras ni à l'une ni à l'autre ne serait pas une protection suffisante.

Mais le bras ne doit se présenter qu'en cas de nécessité ; c'est-à-dire le soir. Dans le jour, il n'y a que le mari et la femme qui peuvent passer dans la rue au bras l'un de l'autre.

Une femme ne doit jamais donner le bras à deux cavaliers à la fois. La chose ne se pratique que dans les dernières classes.

MADAME L.....

Il est plus poli à la campagne d'aller au devant d'étrangers qui arrivent, à moins qu'il y ait déjà des visiteurs dans la salle où vous vous tenez.

RÉBUS.



DI

I

A

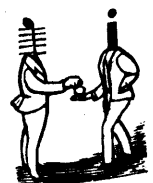
100 ANS



GE



BOBOBOBOBOBO



Voilà votre 30 sous.